

très graves, nous valent de regrettables difficultés.

On pourrait dire, monsieur le président, qu'une des choses qui ont sauvé la situation, au cours de 1958, comme maintenant, est la consommation nationale de viande de porc et de produits du porc. Elle a atteint, je crois, un chiffre sans précédent cette année-là. L'estimation que j'ai en ce moment pour 1958 est de 750 millions de livres; pour 1957, elle était inférieure de 85 millions de livres, soit 665 millions de livres. Nous avons donc eu une consommation nationale considérable de viande de porc et de produits du porc en 1958, ce qui est peut-être, jusqu'à un certain point, la conséquence du prix élevé et des excellentes perspectives qui s'offraient aux cultivateurs sous forme de vastes débouchés à l'étranger pour la viande de bœuf. Nous avons eu, en outre, une année presque sans précédent pour l'exportation du bacon, du jambon et de la viande de porc aux États-Unis.

Le chiffre des exportations de bacon et de jambon canadiens aux États-Unis, en 1958, a été de 4.5 millions de livres, équivalant à une valeur totale de près de 4.5 millions de dollars, et celui des exportations de porc canadien en 1958 a atteint un niveau sans précédent, équivalant à plus de 20 millions de dollars, la majeure partie ayant été exportée aux États-Unis. De sorte que, malgré l'augmentation considérable de la production de porc au Canada, la consommation intérieure, ajoutée au volume élevé des exportations, nous a aidés considérablement.

Il est difficile d'évaluer l'importance de cette industrie et je n'ai aucun chiffre là-dessus, mais on peut l'évaluer chaque année à plusieurs centaines de millions de dollars, en fonction du chiffre de production, qui est de 6 millions par année. Il s'agit donc d'une industrie très importante. Nous savons tous, —et ceux qui voyagent aux États-Unis s'en sont rendu compte sans doute,—que la réputation du Canada dans le domaine de la production du porc est très grande. Nous sommes reconnus depuis nombre d'années comme un pays producteur de porc de haute qualité, et c'est précisément sur cette qualité que je voudrais insister aujourd'hui, étant donné que, selon moi, elle est d'une importance considérable. Il convient de nous demander comment nous pouvons maintenir, même accroître la qualité de notre production, face à la concurrence future possible et peut-être aux meilleures normes de qualité aux États-Unis.

L'amélioration de la viande de porc au Canada s'est manifestée, notamment, au cours des quarante dernières années. Après la première guerre mondiale, nous avons commencé à perdre dans une très grande mesure

le marché britannique traditionnel, qui avait été mis sur pied par le Canada au cours d'un grand nombre d'années. Si nous examinons les chiffres depuis la Confédération, nous voyons qu'en 1900, notamment, nous exportions quelque 134 millions de livres de bacon et de jambon au Royaume-Uni, ce qui est un chiffre très significatif. Si nous passons de la période de la première guerre mondiale, où ces exportations atteignaient un très haut niveau la plupart du temps,—dans deux ans, ce niveau dépassait 200 millions de livres,—pour passer aux années '20, nous voyons que ce chiffre décline considérablement, à cause d'une concurrence accrue de la part du Danemark et à cause de l'efficacité et de la qualité, ainsi que de la stricte réglementation exercée par les producteurs danois à l'époque. Incidemment, cette situation est toujours la même, en ce sens que les normes de l'industrie danoise,—peut-être grâce à des moyens ou méthodes de réglementation que nous ne saurions préconiser au Canada,—ont eu pour effet de mettre au point un produit uniforme, qui se révèle extrêmement efficace, quand arrive le moment de l'écouler sur le marché. On a dit que la provende donnait au Danemark un rendement moyen d'une livre de gain par moins de trois livres de ration, chiffre vraiment extraordinaire. On a obtenu ce résultat en sélectionnant et en améliorant constamment la race de porcs Landrace le plus généralement employée dans ce pays-là.

Après la première Grande Guerre, on élevait, au Canada, des porcs de plusieurs types, dont quelques-uns donnaient du bon bacon ou de la bonne viande, mais le plus grand nombre étaient du type gras, dont généralement nos clients étrangers ne voulaient pas, même si on en consommait beaucoup à l'intérieur du pays. Dans les achats et les ventes de porcs, on ne tenait pas compte de la qualité mais de la quantité de gras, et c'est pourquoi rien ne poussait le cultivateur à fournir un produit de qualité au consommateur, soit chez nous, soit à l'étranger. Telle était la situation quand, en 1921, a eu lieu à Ottawa une conférence de producteurs, d'exploitants d'abattoirs, de fonctionnaires du gouvernement et d'autres personnes intéressées. Puis, en 1922, le ministère de l'Agriculture a commencé à classer les porcs vivants par catégories.

En 1927, les exploitants d'abattoirs se sont mis à tenir compte de la catégorie dans tous les achats de porcs, versant des primes pour les porcs de première qualité; c'était un pas important dans la voie de l'uniformité, en même temps qu'un encouragement à la production d'une denrée de qualité au Canada. En 1928, le classement des porcs vivants est devenu obligatoire en Ontario, et les autres